

Les coulées d'ombre

Des coulées d'ombre déboulent sur le port. Les ruelles étroites semblent vouloir se précipiter, comme les marins assoiffés, vers l'océan porteur d'espoir.

Le torchis de leur mur garde les urines et les vomissures des hommes ivres. Ils sont saouls de rester à terre, plus que des bières avalées. Ils recherchent dans l'alcool le fouet des embruns, et le goût du sel sur les lèvres.

Entre deux voyages, pour oublier l'appel de la mer, qui les arrache sans se retourner, des bras laiteux de leur promesse et de leur ventre chaud, certains se perdent dans le sexe des putains et même parfois dans celui des hommes.

De ces bordées nauséuses ils ne gardent rien si ce n'est parfois, un regard vague qui voudrait partir avec eux pour oublier, pour se laver, pour retrouver l'innocence. Cette prunelle délavée, qui les suit, comme la mouette dans le sillage du chalut, est une compagne silencieuse, le fil qui les relie à la terre.

Brin d'espoir ou de résignation, bien ténu, qui casse parfois un soir de grande tempête.

Les chemins de traverse

À n'emprunter que des chemins de traverse, des sentiers de halage mal entretenus pour cause de chevaux en perdition et de mariniers sans péniches, recyclés dans des usines crasseuses, malodorantes et polluantes, elle parvient au dernier carrefour très en retard.

Dans ses mains les herbes folles ont dessiné des arabesques, langage sacré connu des initiés, qui comme elle, ont su marcher les yeux levés vers le ciel.

Couchée dans les blés tendres elle a suivi les comètes, elle a pleuré lorsque les cactus géants se sont fait velours pour lui offrir un suc rafraîchissant, et lorsque le cavalier de la steppe lui a bandé les yeux avec un ruban de satin noir, elle l'a suivi confiante.

Il a embrassé et léché toutes les blessures de son corps et l'a prise comme on respire un parfum puissant. Au petit matin, il lui a montré la route à suivre, un torrent d'eau claire où sautaient d'étranges poissons ailés. Elle s'est regardée, elle était vêtue d'un tricot d'étoiles. Elle se sentait calme et forte. Libre de choisir entre la raison et la folie, entre la ligne droite et les méandres colorés de l'inconnu.

Lorsqu'elle ne voyait plus son ombre, des vers luisants balisaient son contour. Elle s'est enivrée de regards d'enfants joyeux, elle a vomi sa honte et son impuissance devant leur squelette décharné quand ils lui offraient leur dernier souffle de vie.

À n'emprunter que des chemins de traverse, elle arrive après les autres. Rien n'est écrit.

Tout reste à graver. Alors elle s'agenouille et commence.

Les oies cendrées

Au cri des oies sauvages elle lève la tête. Un léger vertige la saisit, causé peut-être par le mouvement brutal vers le ciel, ou par la vision idyllique de cette soirée d'automne qui la submerge.

Elle se souvient.

Les brumes en toile vaporeuse couvrent les étangs, estompent les contours du village, enveloppent avec complaisance un couple qui s'embrasse. Au cri des oies cendrées en formation victorieuse, ils dressent leur regard vers elles. Silencieux ils les suivent des yeux, émus et ils font un vœu.

Elle frissonne, les années de solitude ne tissent jamais un chaud manteau, et son souhait s'est effiloché, au fil des ans, au-dessus de La Dombes.

Page inachevée

Plutôt comme une page inachevée, un parchemin qui se déroule sans fin, en vertige notre histoire se grave.

Les enluminures, lavis écarlate esquissent des chimères apprivoisées.

Nous ne fermons plus les yeux. La mémoire des inconstances, des désirs inavoués, des remous de la vie, la glaise des malheurs du monde s'effacent au profit d'un rêve, ouvert comme un ventre de femme qui s'offre et accueille, antre profond où tu viens courber l'oubli.

Complainte, éblouissement d'une lueur naissante, aube brodée de stigmates avoués nous recouvrent d'un linceul nacré et doux, bandelettes de soie moirée pour conserver à l'infini le sacre de l'instant.

Initiation

Le soleil buvait la moindre goutte de rosée, et j'épanchais ma soif avec les sourires qui naissaient sur tes lèvres.

Le jour je gardais précieusement tes regards pour éclairer et explorer la nuit de tes rêves.

Une trouée violette servait de porte, un parfum de jasmin et d'oranger accompagnait mes pas qui s'enfonçaient sans laisser de trace, mais je n'avançais pas. Une force me repoussait, et résignée je m'allongeais près de toi pour sentir le vent de ton souffle et voyager ainsi immobile.

Tu m'affirmais qu'il faut vivre sans souvenirs, effacer chaque jour le passé, afin de goûter l'instant présent, le laisser éclater comme le grain juteux de la grenade mûre. Et j'essayais.

Tu m'apprenais à jouir, à caresser sans toucher, quand la pensée concentrée sur le désir se suffit à elle-même et je jouissais.

En riant tu me disais qu'il fallait rester dans le vent pour être vivant. Essayer de saisir l'invisible qui se cachait dans ses plis.

Alors je cherchais et je cherche encore le vent au drapé généreux afin de me vêtir d'un habit inconnu mais que j'imagine si soyeux.

Tu as décidé de pénétrer dans les hautes terres du silence infini où aucun souffle ne soulève les eaux rouges.

Pour adoucir ma peine je veux croire que tu as trouvé l'invisible.

Il y aura la neige

Il y aura la neige et les empreintes du rouge-gorge dans ce coton givré me donneront une présence amicale.

Le soleil en boule de mohair réchauffera les terres brunes des derniers labours en déployant des manches amples.

Je verrai l'évaporation des limbes matinaux comme les prémices d'un espoir.

Il y aura la neige, et vous me direz qu'un matin, je verrai les traces de ses pas dans le jardin.

Bouquet posthume

Il s'approche lentement. À genoux il enfouit sa tête dans sa robe

des parfums de lys, de rose et de fougère le saisissent.

Sur la cheminée éteinte, un bouquet délicat exhale les mêmes fragrances. Il lui baise délicatement les yeux puis ses mains jointes.

Un pétale tombe silencieux sur le marbre.

Rien

Suivre une route abandonnée qui dévoile très loin une brume de mots. Ils dansent, chevaux fougueux et indomptables, accompagnés du tam-tam assourdissant de la mousson qui entraîne toujours plus loin l'inaccessible verbe.

Marcher, marcher encore, plus vite, jusqu'à l'épuisement.

Essayer d'atteindre l'étoile qui nargue.

Au fil du pèlerinage de l'introspection, se défaire des brins de soie de la poésie dont on se croyait paré et constellé, pour découvrir enfin un infini de petits riens.

Voyage sans retour

Dans une lumière bleutée de fin du monde tu m'emportes pour un voyage sans retour où les montagnes ne sont que courbes pures dans un air si riche que respirer n'est même plus nécessaire.

En apesanteur nos corps éthérés fusionnent dans un ballet, semblables à des anémones de mer tactiles, et ils se reconnaissent.

Viens

J'ai écrit dans la brume d'un petit matin d'automne le seul mot que je voulais lire sur tes lèvres.

Illisible il s'est effiloché en volutes diaphanes.

Alors je l'ai recopié sur des papiers de soie aux couleurs éclatantes, cent fois, en m'appliquant comme un enfant rédige sa punition, pour fabriquer un cerf-volant. Il s'est élevé dans les hautes steppes des désirs inassouvis, sans attirer ton regard. Tu étais trop occupé à manger des yeux la nouvelle serveuse.

Opéra morbide

Elle nage lentement.

L'envie a quitté son corps et son esprit pour rejoindre les brumes automnales, barbes à papa des étangs, déchiquetées par les hérons cendrés et les poules d'eau.

Elle regarde le soleil boire la Dombes et le spectacle rougeoyant ne la réchauffe plus.

Dans la noirceur crépusculaire, des bulles remontent en musique légère alors que dans l'onde se joue un opéra morbide.

Espoir insensé

Elle tremble et elle frissonne. Son cœur bat comme étourdi, s'agite-t-il ainsi pour elle-même ou pour lui ? Le ciel est vif de couleurs, de flèches argentées, de vols d'oiseaux harmonieux en grandes spirales et de pépiements joyeux, et pourtant elle voit de l'ombre qui s'épaissit et qui voile l'après.

Elle étouffe alors elle ouvre la fenêtre, la maison semble respirer de nouveau et pourtant son souffle se fait court.

Elle passe la main sur le bois du piano, effleure les touches comme si l'instrument gardait la force et les notes qu'il jouait et qu'ainsi elle pourrait se raccrocher à l'espoir, et même sentir en elle l'amour qui montait, qui la submergeait quand elle l'écoutait.

Ton absence me parlait, me berçait et une douce quiétude succédait aux doutes. Le silence me mentait, me leurrait. Je voyais les ombres de la nuit comme des amies qui préparaient ton retour et les aubes violines des messagères à qui tu avais confié des brassées de fleurs odorantes qui balisaient le chemin jusqu'à moi.

La lettre est là sur la table, pauvre papier innocent sans doute navré d'être porteur et surtout le révélateur d'un espoir fou inventé par l'espoir insensé d'être enfin aimée.

Puits sans fond

Je glisse dans un puits sans fond aux parois glissantes et je ne vois aucune aspérité pour me raccrocher.

Le sourire qui se dessine sur ton visage et le regard que tu esquisses ne me sont pas destinés.

Dans un cri étouffé que ton mépris accompagne, je disparaïs.

Automne rouge

La cheminée rougeoit et ne me réchauffe guère. La plainte des sarments qui crépitent sous la flamme avive ma peine.

Comme des bois flottés qui suivent les courbes du fleuve, mes pensées tentent de le rejoindre, mais elles s'accrochent au rocher de l'indifférence qui émerge au milieu du courant.

Mon espoir disparaît dans un tourbillon.